

Sophie Nauleau

# J'attends un poulain



*Arts équestres*  
**ACTES SUD**





## DU MÊME AUTEUR

### Essais et récits

*LA MAIN D'OUBLIES*, frontispice d'Ernest Pignon-Ernest, Galilée, 2007.

*UN VERBE À CHEVAL*, L'Atelier des Brisants, 2008.

*LA VOIE DE L'ÉCUYER*, photographies d'Alfons Alt, Actes Sud, 2008.

*LA VIE CAVALIÈRE*, frontispice d'Ernest Pignon-Ernest, Gallimard, 2015.

*POUR LES JARDINS DES SERRES D'AUTEUIL*, photographies de Jean-Christophe Ballot, Gallimard, 2015.

*LA VOIE DE L'ÉCUYER*, Actes Sud, 2018.

*LA POÉSIE À L'ÉPREUVE DE SOI*, Actes Sud, 2018.

### Anthologies

*À TOI JE PARLE, un tour du monde des poètes francophones*, *Poésies*/Gallimard, 2006.

*LE GOÛT DE L'ÉGYPTE*, Mercure de France, 2007.

*LA PLUS NOBLE CONQUÊTE DU CHEVAL, C'EST LA FEMME*, Le Rocher, 2007.

*POÈTES EN PARTANCE, de Charles Baudelaire à Henri Michaux*, *Poésies*/Gallimard, 2011.

*JE VOUDRAIS TANT QUE TU TE SOUVIENNES, poèmes mis en chansons de Rutebeuf à Boris Vian*, *Poésies*/Gallimard, 2013.

*PETITE BIBLIOTHÈQUE DE POÉSIE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE, d'Apollinaire à René Char*, avec Zéno Bianu et André Velter, *Télérama – Poésies*/Gallimard, 2014.

*PETITE BIBLIOTHÈQUE DE POÉSIE CONTEMPORAINE, de Guillevic à Jaccottet*, avec Zéno Bianu et André Velter, *Télérama – Poésies*/Gallimard, 2015.

### Créations radiophoniques – France Culture

*HABITER CAVALIÈREMENT LE MONDE, de Nuno Oliveira à Bartabas*, 2004.

*R. K. NARAYAN MAÎTRE DE MALGUDI*, 2005.

*BARTABAS LA FOLLE ALLURE*, 2006.

*CAPITAINES AU LONG COURS*, 2007.

*24 HEURES DE LA VIE D'UN CRACK...*, 2008.

*QUI VEUT DES OUBLIES ?*, 2010 (prix Coup de cœur des Radiophonies).

*ESCALADER LA NUIT*, 2011 (prix de l'Œuvre de l'année de la SCAM).

*LE FACTEUR CHEVAL, que celui qui n'a jamais rêvé lui jette la première pierre*, 2012.

*JUMPING AU GRAND PALAIS*, 2012.

*LA BOÎTE AUX LETTRES D'ANTONIO MACHADO*, 2012.

*LE CHÊNE DE GOETHE*, 2013.

*THE NIGHT OF LOVELESS NIGHTS*, 2014.

Couverture originale d'Enki Bilal

© ACTES SUD, 2019  
ISBN 978-2-330-12008-5

SOPHIE NAULEAU

# J'attends un poulain

Journal d'une renaissance

*Arts équestres*  
**ACTES SUD**



Je ne suis pas née de Beauvoir et il y a peu à parier que je le devienne, mais des *Mémoires d'une jeune fille rangée* à *La Cérémonie des adieux*, j'ai toujours eu un faible pour cette *Force de l'âge* et *des choses* qui s'impose aux femmes.

À chacune sa façon de s'en extraire ou s'en accommoder.

Je ne croyais pas aux vertus du journal, j'avais tort.

Il y a dans le coude-à-coude des jours plus de vies que l'on croit. On commence par noter des bribes, comme une petite main épingletrait des lambeaux de patron sur un mannequin de couture. Très vite une saison est là. Sans préambule, surfilage ni transition. Saison à soi où s'est engouffré le tempo du monde.

On s'en veut de dire je. Jusqu'à ce que le lendemain et son sur-lendemain vous réclament. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus à justifier du déroulé de ces pages qui commencent à ressembler à un livre.

L'implacable métronome du calendrier incite à la brièveté.

Et l'incipit perpétuel aux joies du coq-à-l'âne.

On ne sait où l'on va, assurée cependant que dénouement il y aura. Tantôt la barque louvoie entre les bancs de sable, tantôt elle brave les mascarets. Souvent elle chavire.

Sans souci de l'horoscope, on tient le rythme des mois et le récit des heures.

*Tout compte fait*, Simone avait raison.

Si le beau sexe ne communique pas le goût de son propre destin, nul autre n'en aura le dessein.





*Tout ce que je publie est le cœur de mon cœur.  
Tout ce qui voudrait le rabrouer ou le contraindre  
me blesse au plus haut point. Or je ne puis me  
protéger de ces blessures car je ne veux point  
quitter ce qui les passionne. Préserver un cœur  
singulier – le battement singulier d'un corps  
singulier – vaut tous les sacrifices.*

PASCAL QUIGNARD,  
*Critique du jugement.*

*J'ai décidé de faire carrière  
En moi  
Je vais piocher creuser  
Pour créer un grand vide  
Et me redonner forme*

STÉPHANIE BODET,  
*Ambition.*



*Mardi 1<sup>er</sup> septembre.*

Désappointée, c'est ainsi que cela a commencé. Au sens premier. Comme un hussard mis à pied. Un soldat destitué de sa charge. Un capitaine privé de bord.

Pas de quoi rameuter le tambour d'Arcole ni la Grande Armée.

Les juristes parleront de licenciement abusif. Les fidèles de préjudice. Les amis d'injustice. Les autres n'auront guère le cran de se manifester.

Je ne boxais pourtant pas dans une catégorie en vue : la poésie, même sur France Culture, n'est pas l'enjeu d'un mercato féroce. J'y trouvais justement de l'honneur : tendre le micro à ceux qui mettent les mots au cœur de leur existence, sans souci du salaire ni du paraître. Du panache aussi : se vouer au temps qui dure, à la parole au long cours et aux profonds silences radiophoniques, dans un monde qui ne jure que par le vif, l'image, le sang et l'actualité. Je me sentais libre dans ma petite demi-heure hebdomadaire, parce qu'à la marge des traîtres et des ambitieux. Non pas irremplaçable bien sûr mais suffisamment experte, honnête et consciencieuse pour ne pas risquer de coup bas ni de guet-apens.

Ma naïveté anéantie, j'ai dû me rendre à cette effondrante réalité : la politesse et l'élégance ne sont plus de mise, pas plus que la droiture récompensée, dans le saint des saints de la Maison ronde.

Remerciée en coup de vent, sans un seul mot de remerciement ni franchise. Le temps d'un rendez-vous express, calé le matin même par une secrétaire jouant très bien son rôle de garde suisse.

Au sortir de ce bureau sur Seine où trônaient un écran de télé, un directeur au crâne lustré capable des plus lâches revirements et une adjointe avachie au cheveu gras ruminant avec autant de grossièreté son chewing-gum que son hostilité, j'ai pensé à René Char : "À chaque effondrement des preuves le poète répond par une salve d'avenir."

Renvoyée dans les cordes de la DRH dont j'ignorais tout, j'ai suivi la courbe du couloir le regard clair, manquant perdre pied au premier faux pli des carrés de moquette. Brassens est venu à ma rescousse le temps d'un clin d'œil salvateur : y a pas pire que les peaux de vache qui ne peuvent prétendre se déguiser en fleurs. Et de fait il ne manquait aucune disgrâce à ces coupeurs de têtes.

J'ai regagné mon studio pour un ultime enregistrement avec un jeune poète haïtien qui chantait la terrible magnitude des tremblements de terre. J'ai remis mon casque tout en inspirant et vérifiant la pendule, évitant de croiser, de l'autre côté de la vitre, le front rouge de colère et de consternation du réalisateur qui m'escortait avec affection depuis tant d'années. À sa droite la mine gênée du technicien devant sa console. Je me suis efforcée de ne penser qu'à mon invité, d'écouter chacune de ses réponses, de le mettre le plus à l'aise possible, de croire en l'intérêt de chacune de mes questions, surtout de ne pas fondre en larmes. Il ne s'est rendu compte de rien et lorsque, le raccompagnant enchanté à l'ascenseur, il crut être aimable en louant notre si sympathique directeur, je lui ai simplement tendu la main dans un sourire.

Le fait que son recueil s'intitula *Cheval de feu* n'est, comme on dit dans les films, que pure coïncidence.

*Mercredi 2 septembre.*

Ce livre est donc le fruit d'un désappointement.

Pas de vengeance en tête. Ma cause était loyale. Mon empathie sincère, pourtant à des années-lumière de mon sale caractère.

Je sais pertinemment que le monde du travail n'est pas le domaine des fées. Fille de chefs d'entreprise, je connais les centaines d'employés qui forment les milliers. Et la dureté des heures

passées en caisse. La déprime aussi du temps perdu à devoir le gagner. Mais je n'imaginai pas que la haute culture de service public, comme on le dit des précieux soins hospitaliers, puisse être entre les mains de tels hypocrites, si peu scrupuleux de la vérité des êtres. Ces gens sont à fuir et c'est heureux de ne plus dépendre de leur bon vouloir.

Je n'ai jamais cédé aux us et coutumes de leur cour parisienne, qui consistent à s'autocongratuler dans un sous-français malmené, un gobelet de mauvais champagne dans une main et un étincelant smartphone dans l'autre, la fesse en appui à la cool sur le formica blanc. Mon air atterré devait malgré moi transparaître. Je n'ai par conséquent pas grand-chose à regretter. Je méprise leur imposture. J'en tiens pour la sincérité. Pas la mièvrerie des bons sentiments qui ne font pas la bonne littérature. Celle des samouraïs, qui jamais ne vendraient leur âme à quiconque pour un retour en grâce ou une promotion.

Alors pourquoi cette soudaine destitution fut-elle si violente ? Onze ans de maison, plus d'un quart de vie en ce qui me concerne, il en faut davantage pour faire pleurer Margot. Surtout quand on a la chance de ne pas être à la rue, sans marmaille à charge ni crédit permanent à la consommation. Privée de micro sans crier gare, c'est la rude loi des producteurs à l'année. Saisonniers nous le savons, cachetiers nous signons, mais persuadés d'œuvrer pour une certaine idée de la parole donnée et de l'intelligence. Celle qui s'offre à chacun passionnément. Celle qui fait dérailler les destins de carton-pâte. Celle qui aiguillonne les esprits quelle que soit leur latitude. Pour une certaine idée du partage aussi. Celui qui fait la matière des retours chaleureux d'auditeurs. J'allume la radio et j'entends quelqu'un au loin, peu importe de savoir s'il est en direct dans un studio ou pas, s'il est blond, brun, vieux, jeune, mince ou gros, qui dans l'instant me parle. Un créateur le plus souvent, écrivain, artiste, comédien, cinéaste, musicien, peintre ou scientifique. Un paléontologue ou bien un paysan s'adresse à moi, comme à moi seule. La voix sans corps ni carapace est un philtre puissant. Une fois dénudée, sans souci des apparences, en proie aux émotions fantômes, elle gagne en envergure.

*Jeudi 3 septembre.*

Enfin le rat est mort. Bon chat bon rat, tu parles. Voilà des jours que je tentais de lui barrer la route et que sa queue répugnante me narguait à venir ronger mon orge tout autour de l'aplatisseur. Le chat n'en avait cure et je redoutais la leptospirose à le voir grossir, repu de bergerade et de foin de Crau. Rongeurs et écuries ne font pas bon ménage. Voilà une journée qui commence bien. J'en éprouve même de la fierté. Sans aucune culpabilité de l'avoir volontairement électrocuté. Mon piège à rats a marché à merveille. Mieux qu'une nasse ou cage à fauve qui contraint à abattre soi-même le nuisible capturé, ou plus mufle encore pour son prochain, à s'en aller le relâcher dans le voisinage à plusieurs kilomètres. Deux minutes de décharge électrique jusqu'à ce que son cœur lâche, ce n'est pas stipulé sur la boîte afin de ne pas heurter les âmes sensibles, mais c'est ce qui l'a tué. Je sens monter en moi la fièvre de l'extermination.

Me rappelle qu'en studio, partout le long des murs, il y avait ces petites boîtes tunnel blanc anti-souris : "Ce poste d'appâtage contient un souricide." Avec mention obligatoire "ne pas déplacer" au-dessus de la croix noire sur carré mandarine qui désigne les matières nocives. Me suis toujours demandé qui faisait le sale boulot de mettre le poison et de jeter ensuite la bestiole intoxiquée. Une femme ou un homme de ménage sûrement, parmi la cohorte de ceux qui passaient presque autant de temps que nous en cabine lorsque nous levions le camp, ceux qui vidaient nos poubelles pleines de courrier et d'odeur de café, mais qui n'avaient jamais leur nom au générique.

Je n'ai plus accès aux studios à trois chiffres qui me faisaient bondir le cœur, lorsque j'y attendais Jordi Savall, Sylvie Germain, François-René Duchâble, Abbas Kiarostami, Yves Coppens, François Cheng, Bernard Noël, Marc Riboud, Anna Galvalda, Pierre Salvadori, Anne Alvaro, Erri De Luca, Michel Houellebecq ou encore Hugues Quester, mon badge d'entrée anti-attentats étant en voie d'extinction.

*Vendredi 4 septembre.*

Ça y est, le film d'Alain Cavalier sur le Caravage de Bartabas va sortir en salle. Des années que le filmeur s'en venait à Aubervilliers observer le couple dans l'intimité des petits matins, à ciel ouvert auprès des douves et coqs chantants ou dans l'obscurité poussiéreuse du minuscule manège. Des centaines d'heures d'images à monter. Une décennie de travail en partage.

Sur l'affiche, la tête du cheval en gros plan, de profil, et la main droite de Bartabas posée, avec ce petit doigt tordu aussi reconnaissable que l'œil du Caravage qui est seul en couleur. Au creux de sa pupille immense, on devine sous les cils l'ombre noire d'Alain Cavalier, de face, caméra en joue comme souvent à l'écran. L'iris couleur fauve tout autour, assorti au nom de peintre de la bête tout en ombre, rondeur, éclat et clair-obscur, ouvre sur l'invisible, plus vaste que nos perceptions centrées. Sur l'arcade sourcilière les plis de la paupière en accent circonflexe répondent aux rides des doigts, épousant chaque phalange. Le grain de la peau humaine caresse celui des poils ras. Tendons ou artères affleurent pareillement. On sent le minimalisme du geste, la pure imposition. Une liturgie amoureuse et des plus silencieuses.

*Samedi 5 septembre.*

Le mistral fait tanguer le camion sur la route de Berre-l'Étang. À force d'écouter en boucle la voix de Daniel Pennac dire son *Journal d'un corps*, tandis que je vais en concours hippique de saut d'obstacles, je me rends compte que je lui dois l'énergie de ces lignes. Mes batteries s'y rechargent.

À défaut de légitimité, je m'accroche au rebond de l'éphéméride qui, jour après jour, aide à se remettre en selle.

Le plus dur dans l'écriture étant, à l'heure où tout le monde se croit autorisé à publier des commentaires sur tout, de continuer d'y croire.

*Dimanche 6 septembre.*

Les nuits sont plus fraîches. Nous allons vers l'hiver, les oliviers de Provence se couvrent de fruits verts. Ce ne sont pas les colombes qui auront à se coltiner la cueillette aux premières gelées. L'idée des mitaines occupées à détacher les olives une à une des branches est une rassérénante perspective. Et le bruit de leurs poids tombant dans les seaux à raisin comme des billes. Leurs troncs s'épaississent et se nouent, se moquant du déluge. Pas vu plus de rameau d'or, l'œil rivé au feuillage, que de dahu au loin.

Le froid nous délivre peu à peu des insectes. C'est une bénédiction. Car si pour Sartre le citadin, l'enfer c'est les autres, à la campagne, même sans huis clos, l'enfer c'est les taons. Enfin les taons femelles qui n'aiment que le sang et assaillent continûment tout le corps des chevaux.

*Lundi 7 septembre.*

Hier matin, pas de battue au sanglier dans les bois. Pas de chiens à clochettes ni de chasseurs survoltés à craindre. Tout est calme au sud du Ventoux. Au soir, un énorme tracteur viendra retourner la terre sèche du champ d'orge que j'ai décidé de convertir en prairie. Tirée par trois cent dix chevaux, la gigantesque charrue n'a plus grand-chose à voir avec les labours d'antan. Les socs creusent si vite et profond qu'en moins d'une heure plus de trois hectares de sillons seront levés.

Ai-je raison de m'obstiner avec de vrais chevaux pour bien moins de résultat ? Il est clair que mon efficacité n'égale jamais celle des ouvriers agricoles. Déjà en classe préparatoire, j'enviais les travailleurs manuels, qui à mes yeux ne connaissaient pas l'angoisse de la copie blanche qu'il faudra rendre noircie le plus intelligemment possible au bout de six longues heures à se creuser les méninges. Des étés passés à remplir des rayons de rentrée des classes dès l'aube ou à étiqueter des textiles Leclerc en tête de gondole m'ont déniaisée. L'usine ne rend pas plus libre.



*Mardi 8 septembre.*

Retour à Paris. J'ai différé d'une semaine pour ne pas me retrouver désœuvrée en ce début septembre où tout le monde s'affaire. Pas de rentrée cette année. Nulle obligation. Personne ne m'attend plus en studio. D'ordinaire le mardi matin je préparais mes entretiens, à la fois pestant et heureuse.

Rendez-vous pris à la place chez l'ostéopathe qui aura de quoi faire avec mon squelette tout-terrain. Ne pas oublier de remettre une culotte. Le ciel est plus gris que chez Baudelaire, mais l'heure n'est pas au spleen.

Les poèmes d'Ingeborg Bachmann m'attendent sur la table – sous ce titre qui ne m'avait pas fait tant d'effet quelques mois plus tôt : *Toute personne qui tombe a des ailes*. Sa photographie en couverture est belle : regard déterminé, le cheveu court en bataille et les lèvres rouges, elle me rappelle Cécile Guilbert. Je découvre que sous les bombes à dix-huit ans, elle prit la ferme décision de rester dans le jardin à regarder le soleil et à lire *Le Livre d'heures* de Rainer Maria Rilke, avant de finir brûlée vive à Rome dans une chambre d'hôtel.

Du coup j'omets d'emporter les clichés de mes cervicales, alors que m'avait enchantée la réplique du spécialiste en tunique blanche qui, derrière sa vitre plombée, m'avait trouvée certes un peu raide de cou mais très radiogénique.

*Mercredi 9 septembre.*

Soleil. La tonique chronique de Philippe Meyer à 7h55 manque à nos matins. La sirène du premier mercredi du mois ne sonnera pas l'alarme à midi. La vie s'annonce légère en plein cœur de Paris.

Y a-t-il de l'indécence à réclamer ses indemnités ? Voilà des semaines que je tergiverse, et sûrement si l'on s'était comporté dignement envers moi, je n'aurais pas songé à demander mon dû. Deux heures me séparent de la consultation avec l'avocate, spécialiste de la fausse intermittence et des CDD illégaux à répétition : je ne vois que le Louvre pour donner du sens à ce mercredi.

J'entre par la porte des Lions via le pavillon des Sessions pour éviter la foule. J'ai l'air si à mon aise que je pourrais me passer d'acheter un billet, les vigiles préférant aiguiller un couple d'Espagnols. Je m'acquitte quand même des quinze euros et grimpe directement, ticket en poche que nul ne me demande, jusqu'au premier étage. Murillo m'accueille. Je remonte à contre-courant le flot des touristes qui arpentent la Grande Galerie. Raphaël la plus la cote que le Caravage et le doigt levé du *Saint Jean-Baptiste* efféminé de Léonard encore davantage. Une fois passé l'embranchement vers *La Joconde*, les troupes s'estompent. J'approche du but.

Le *Sébastien* de Mantegna n'en finit pas, ligoté à sa colonne, d'endurer les flèches. Le célèbre Paolo Uccello n'a pas bougé non plus. Dans mon souvenir, on pouvait s'asseoir dos au fleuve pour décompter ses vingt-cinq lances et quatre rouges porte-drapeaux.

Qu'imaginer de mieux que la bataille de San Romano et sa foisonnante perspective pour se préparer à monter aux créneaux ? Trop éclairé le tableau semble vieillissant, les pans de bois marqués. Au centre, toujours ce destrier noir cabré et son condottiere au visage angélique sous son chapeau florentin qui semble s'ennuyer au musée. Son regard effacé m'émeut profondément, sur le point de vaincre au son des trompettes mais n'en pensant pas moins. Se battre contre l'ennemi tout en sachant que le plus important reste ailleurs.

Les meutes de visiteurs auscultent leurs écrans plus que les chefs-d'œuvre pour lesquels ils ont fait le voyage. Combien auront passé plus d'une minute devant ces cinquante-sept mille six cent quatre-vingt-quatorze centimètres carrés rescapés du Quattrocento ? Une poignée d'enfants peut-être, suivant la consigne de dénombrer les chevaux. Sur le cartel, en plus du vieux numéro d'inventaire et de la date d'entrée au Louvre, il est écrit désormais "merci à Nintendo", en bas à droite comme la signature des peintres. C'est donc cela qu'ils ont tous en main. Proposés sous le nom d'audioguides, l'un des plus beaux musées du monde distribue des Game Boy !

Je sais que Giotto se tient de l'autre côté de la cloison. Son *Saint François d'Assise recevant les stigmates* comme on jette des miettes aux oiseaux. Je quitte le Salon carré à rebours :

Fra Angelico, Botticelli, la mémoire me revient à mesure. À la *Samothrace* fraîchement restaurée, c'est la folie, l'escalier Daru déversant les groupes de vacanciers en short de tous côtés. Que ne peut-elle s'envoler de sa proue majestueuse pour s'affranchir de l'après-Jésus-Christ ? Il est des marbres et des victoires chèrement payés.

Je jette un œil aux ors de la galerie d'Apollon réouverte, puis aux oiseaux noirs de Braque qui planent royalement entre les lambris dorés du plafond de l'antichambre d'Henri II. J'hésite entre tourner à gauche vers les bronzes ou continuer tout droit. L'Égypte l'emporte. Je salue au pas de course les tanagras, dont les drapés sensuels et déhanchés indiffèrent la femme voilée que je laisse derrière moi. Pas le temps de prétendre rendre visite aux centaines de céramiques à figures noires et rouges dans leur contre-allée.

Karomama, divine adoratrice d'Amon, est-elle toujours là ? Oui la statuette aux pieds nus, souveraine aux hanches voluptueuses, veille dans sa vitrine. Je ne me souviens plus de ce qu'elle devait tenir au creux de ses paumes serrées. Sûrement deux sistres pour plaire à son dieu. Une étrangère n'a aucunement honte de se tenir en travers, se photographiant à l'aide d'une tige métallique devant cette divinité millénaire. Je doute que les selfies aient été tolérés au temple de Karnak.

Mais le vautour qui enveloppe ses épaules protège la déesse.

Suspendus à ma clavicule, onze ans de bulletins de salaires, de congés spectacle, de droits d'auteur et de contrats éphémères pèsent un âne mort. À quelques mètres, un pharaon et Hathor font l'amour pour les siècles des siècles sur ce calcaire peint de la vallée des Rois. Une jeune femme vient se coller devant : "C'est là, Séthi I<sup>er</sup> !" dit-elle à sa camarade tout en cochant son document relié de plastique spiralé. "C'est bon, maintenant faut trouver Toutankhamon..."

Du côté d'Akhenaton et de Tell el-Amarna, l'ambiance est plus paisible. Une fillette, adorable au demeurant, mitraille une à une les sculptures, ne regardant que le rendu de sa tablette. Le gouverneur de la province d'Assiout, Hapidjéfaï de bois, marche toujours jambe gauche en avant depuis plus de quatre mille ans. Les deux époux, que nous appelions Fernandel et sa femme à l'École du Louvre en raison d'un faux air de famille, n'ont pas